

| JUILLET, AOÛT,
SEPTEMBRE 2014
Av, Eloul, Tishri 5774

Kaminando i Avlando

.10



Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

03 *Salonique, épicerie de la Shoah en Grèce*
— VITAL ELIAKIM

10 *Un peu d'onomastique alentour du patronyme Carasso*
— JEAN CARASSO

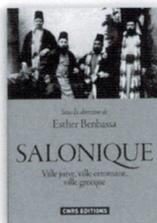
15 *Petite saga sépharade*
— ANNE-MARIE FARAGGI RYCHNER

21 *El sekreto del lenguaje de los animales*

24 *Margot, la sœur d'Anne Frank*
— AVRAM MIZRAHI

26 *Para Meldar*
— BERNARD PIERRON
— HENRI NAHUM

Para Meldar



SALONIQUE **Ville juive, ville ottomane,** **ville grecque** **sous la direction d'Esther** **Benbassa**

CNRS Éditions Paris, 2014.
Préface d'Aron Rodrigue.
ISBN : 978-2-271-08005-9

Cet ouvrage est publié dans la collection « Les Cahiers Alberto-Benveniste » créée en 2006. Il est le fruit d'un colloque international organisé le 21 janvier 2013 à l'École normale supérieure par le Centre Alberto-Benveniste d'études sépharades et d'histoire socioculturelle des Juifs [EPHE] à l'occasion du centième anniversaire du rattachement de Salonique à la Grèce, officiellement consacré par le traité de Bucarest de 1913.

Est-il encore besoin de présenter Salonique comme une ville juive ? Sa désignation, entre autres, comme Jérusalem des Balkans – à l'instar de Vilnius, la Jérusalem du Nord – atteste cette renommée et le souvenir ému qui naît à son évocation chez tout descendant d'une famille salonicienne, un peu comme l'Espagne évoque pour tout sépharade une mythique patrie perdue, en est la preuve. Mais entre la réalité historique et le mythe embelli par la mémoire il y a parfois une distance que seules des études fondées sur le témoignage tangible des chiffres, des statistiques, des pierres et des écrits peuvent combler.

Or c'est bien ce que nous offre ce recueil de 6 textes, solidement bâtis sur des données qui tout en confirmant la prépondérance juive dans la Salonique multiethnique et ottomane jusqu'aux premières années suivant son annexion par la Grèce, n'en laisse pas moins au cœur du lecteur un senti-

ment d'amertume. Mais telle est l'Histoire humaine qui favorise la naissance de cultures pour ensuite les ensevelir. Les descendants des Grecs d'Asie Mineure, chassés de Smyrne dont la cathédrale fut détruite à la dynamite, connaissent les mêmes émotions.

Dilek Akyaçın Kaya, dans *Les conditions économiques et les caractéristiques démographiques des Juifs saloniciens au milieu du XIX^e siècle* œuvre dans ce sens en se basant sur l'étude des registres de recensement établis par le pouvoir ottoman à des fins militaires (conscription) et financière (fisc). Relativisant la division de l'histoire des Juifs ottomans en 3 périodes – âge d'or, déclin et renouveau (à compter de la 2^{ème} moitié du XIX^e) – qu'il considère comme une généralisation, il analyse l'un des 4 registres concernant les Juifs saloniciens intra muros (celui de 1843-1844) pour nous apprendre que les revenus juifs (46,8% de la population) étaient inférieurs à ceux des chrétiens (23,2% de la population, les musulmans en représentant 29,8%). Quoique les documents qu'il utilise soient somme toute assez sommaires (âge – métier – taxe de capitation [haut, moyen, bas]) et que les femmes – en raison des visées de ces recensements – n'y figurent pas, le chercheur en tire des enseignements qui ne laissent pas de nous surprendre : dans cette ville Juive, si l'on en croit les montants de la capitation, 3/4 des Juifs sont faibles économiquement contre 1/3 des chrétiens. La comparaison avec des villes telles que Brousse et Edirne où le niveau de vie des Juifs est plus élevé ne fait que confirmer cette assertion. À Salonique, les Juifs plus nombreux sont moins spécialisés que les chrétiens plus qualifiés et exercent surtout des métiers – porteurs, serveurs, journaliers, colporteurs – à revenus modestes. Par ailleurs, autre constatation surprenante, les chrétiens disposent d'un réseau professionnel dans l'empire ottoman plus étendu et sont donc plus

mobiles. Le foyer juif comporte par ailleurs plus de membres : 5 personnes en moyenne avec un nombre d'enfants plus élevé que chez les chrétiens : 1,3 enfant par ménage juif contre 0,68 enfant par ménage chrétien. Il est donc possible de conclure que la communauté juive laborieuse, jeune, est confrontée à la fragilité économique et à une situation précaire.

Est-ce un choix volontaire de l'éditeur, mais à cet article sur la population juive laborieuse succède une étude d'Hélène Guillon sur *La vie mondaine dans les pages du Journal de Salonique miroir d'une société rêvée dans la Salonique juive fin de siècle*. Évidemment cette vie mondaine ne concerne qu'une minorité, en premier lieu la haute bourgeoisie dominée par les Allatini, les Modiano et les Mopurgo, mais aussi la moyenne et petite bourgeoisie que les chroniqueurs du journal tentent d'ouvrir à l'Occident. *Le Journal de Salonique* publié par la famille Saadi Lévy (propriétaire également de *La Epoca*) en langue française et financé par les Allatini – d'où la place importante qui est accordée aux femmes de cette famille dans les articles – avec ses chroniques mondaines a pour objectif de définir le « grand monde salonicien », de prescrire un modèle à suivre à la moyenne bourgeoisie et d'influencer les relations de genre au profit des femmes. Mais de quelles femmes s'agit-il ? Serait-ce uniquement celle entichée du futile, du frivole et du paraître, vêtue de robes achetées à Paris, à Londres et à Vienne ? C'est sous cet angle que l'on pourrait voir cette « Madame Mopurgo, si gracieuse dans sa spirituelle coquetterie derrière son grand éventail flirter » qui n'est pas sans évoquer la société parisienne – à laquelle la haute bourgeoisie juive salonicienne se targue de ressembler – dans lequel brille un Mallarmé qui dédicace des éventails « ailes du temps qui se referment » et se lance dans la rédaction d'une revue intitulée *La dernière mode* dont les thèmes ne sont pas sans rappeler les chroniques mondaines du *Journal de Salonique*. En fait, ces chroniques, toujours rédigées par des hommes qui mettent toujours des femmes en scène, sont une sorte de fiction ayant une finalité pédagogique tendant à lutter contre les préjugés de la petite et moyenne bourgeoisie. Entre la femme

imaginaire telle que décrite et la réalité salonicienne quotidienne il y a un fossé constitué des traditions – l'influence orientale et ottomane y est grande – du machisme d'une société qui se divertit entre hommes. Au fait, la situation de la femme en France à la même époque ne présente-t-elle pas les mêmes contradictions ? Et ne parlons surtout pas de la société victorienne où les filles de la bourgeoisie ne méritent pas l'éducation que reçoivent leurs frères. La solution serait-elle l'occidentalisation pour laquelle l'élite grecque athénienne opte à la même époque en tentant de nier les quatre siècles d'occupation ottomane qui pourtant imprègnent le génie hellène moderne ?

L'histoire de la Salonique juive est marquée par un certain nombre de traumatismes : le rattachement de la ville à la Grèce en 1913, le grand incendie de 1917, la « désottomanisation », la montée de l'antisémitisme à la veille de la Seconde Guerre mondiale et finalement la Shoah. Nous retrouvons – ce qui prouve bien son incontestable importance - ce fil conducteur dans les quatre autres articles. Chacun des chercheurs revient sur ces traumatismes qui expliquent l'état actuel de la société juive salonicienne.

Esther Benbassa dans son étude *Le sionisme à Salonique avant et après 1912* nous laisse entendre que l'évolution du sionisme salonicien est modelée par ces événements. Si la révolution jeune turque a permis au nationalisme juif, jusqu'alors discret, de devenir militant avec l'apparition d'associations et d'une presse, si l'influence de la Bulgarie, cheville ouvrière du sionisme sépharade dans les Balkans, a été déterminante, si le fait que la communauté soit dirigée par Jacob Méir, grand rabbin sympathisant sioniste, a favorisé le développement du mouvement dans les milieux religieux, il n'en reste pas moins que le sionisme prend vraiment son essor après les guerres balkaniques (1912-1913) avec l'occupation de Salonique par les Grecs, la politique d'hellénisation et les incidents antisémites. Il peut alors être assimilé à un refuge. Cependant, au sein même de la société juive, il existe une opposition un moment représentée par l'Alliance israélite universelle et le club des intimes, c'est-à-dire la bourgeoisie occiden-

Troupe du Maccabi de Salonique durant l'entre-deux-guerres.

Collection Daniel Haim.



talisée qui dans la Salonique d'avant 1912 craignait de susciter l'animosité du pouvoir ottoman et souhaitait plutôt l'assimilation. En 1919 est fondé le mouvement conservateur et orthodoxe *Mizrahi* qui dispose de plusieurs périodiques en judéo-espagnol, français et hébreu et qui s'intègre dans la Fédération générale des sionistes de Grèce (1 000 membres dans le pays en 1922 puis à la fin des années 20, 2 500 membres dont 1 400 à Salonique). Le *Mizrahi* défend un point de vue national-religieux et c'est en son sein que se formera le sionisme révisionniste. Au *Mizrahi* qui envisage une émigration massive en Palestine s'opposent les sionistes généraux qui préconisent une émigration sélective. Après la fusion des mouvements religieux et du révisionnisme deux blocs s'affrontent : un bloc de droite contre un bloc de gauche, celui des socialistes dont la branche sioniste a été un échec. Les mouvements antisémites qui culminent en 1931 avec le pogrom de Campbell renforcent finalement le sionisme, jusqu'en 1936

année où, avec la prise du pouvoir par le dictateur fasciste Métaxas, l'antisémitisme d'État met un terme à cette évolution. Après la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive de Grèce n'est plus que l'ombre d'elle-même d'où l'inexistence du sionisme (10 membres à Salonique).

La construction de la Salonique néohellénique après 1912 que nous présente Méropi Anastassiadou est un moment important de l'histoire juive des Balkans. Cette « néohellénisation » se fait d'abord au travers du peuplement de la ville. Même si à compter de 1870 la population grecque augmente, les Juifs y restent majoritaires (1913 : 61 439). En 1920, les Grecs représentent 47% de la population et selon le recensement de 1928 les orthodoxes sont parvenus au chiffre de 184 784 (75,52%) et les israélites, avec 55 250 âmes, ne représentent plus que 22,58% des habitants de la ville. Après la Seconde Guerre mondiale, Salonique voit son élément populationnel « homogénéisé ». Outre la Shoah qui a entraîné

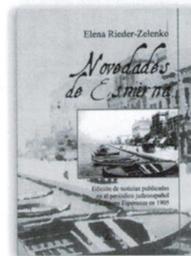
la disparition de la composante juive, ont participé à cette transformation relativement rapide le départ des musulmans après les guerres balkanique (1923) et l'arrivée massive des Grecs d'Asie Mineure. En 1945 il ne reste à Salonique que 1 800 rescapés juifs. Le second domaine dans lequel s'exerce la volonté grecque de « désottomaniser » la ville – plutôt que de la « néohelléniser » comme l'explique l'auteur – est celui de l'architecture. Évidemment le grand incendie d'août 1917 joue un rôle important dans le processus. Il détruit 100 hectares soit plus de la moitié du centre historique. Pour les autorités grecques, il s'agit là d'une aubaine qui permet d'occidentaliser l'architecture urbaine en recourant à un architecte français et de tourner le dos au passé allogène. De là à se demander si l'incendie était vraiment accidentel, certains oseront franchir le pas. Le second événement qui marque particulièrement la perte d'identité juive de la ville est la destruction du vaste et célèbre cimetière juif progressivement grignoté par l'urbanisation qui se développe et totalement détruit par la municipalité qui profite de l'occupation allemande pour exécuter ce projet longuement mûri. Désormais, l'État grec va procéder à une sorte d'élimination et de gommage pour réaliser ce que Méropi Anastassiadou décrit comme non pas la construction d'une ville néohellénique mais comme la déconstruction d'une ville ottomane (à laquelle est intimement associée la présence juive). L'auteur analyse également la mise en exergue du passé romain et byzantin et l'importance de la statuaire associée à la grécité : hommes politiques, héros de l'indépendance etc. Ce n'est qu'en 2001 qu'est ouvert un musée juif et qui plus est sur initiative de la petite communauté. Un monument commémorant la Shoah est placé à l'extrémité sud de la place de la Liberté où les nazis avaient rassemblé 9 000 juifs saloniens de 18 à 45 ans pour participer à une démonstration d'humiliation publique. Cependant, l'auteur conclut sur une note plus optimiste en soulignant que depuis 2011, avec le nouveau maire Yannis Boutaris, il semble exister une volonté d'affranchir l'histoire de la ville de l'exclusivité du mythe national malgré la résistance toujours forte de l'Église et des milieux nationalistes.

Devin E. Naar se penche sur *l'écriture de l'histoire de la « Jérusalem des Balkans »* en nous apprenant que la désignation fameuse de « Ville mère en Israël » a finalement été développée assez récemment. En 1911, Baruch Ben-Jacob se demande déjà pourquoi l'histoire des Juifs de Salonique n'a jamais été écrite alors qu'ailleurs en Europe elle l'a largement été comme chronique des persécutions (inconnues dans la Salonique ottomane). Sa conclusion est que « l'érudition historique a été la compagne de la souffrance ». C'est en 1912 que tout change avec l'intégration de Salonique dans l'État grec. Les événements déjà relatés, dont la destruction programmée du grand cimetière, accélèrent le mouvement historique érudit mené notamment par Joseph Nehama qui qualifie sa propre œuvre du terme sanscrit de « pourana » qui désigne le corpus sacré de l'hindouisme. L'écriture de l'histoire devient alors *de moda* et chacun veut apporter sa pierre à ce noble édifice. Cette recherche se fonde beaucoup sur l'étude des tombes et un Michael Molho part en quête des inscriptions intéressantes pour les publier dans la presse. C'est alors qu'apparaissent les noms, entre autres, de « ville-mère en Israël » et de « Jérusalem des Balkans ». En 1935 et 1936, Isaac Emmanuel et Joseph Nehama publient leur *Histoire des Juifs de Salonique* en français afin de toucher le lectorat le plus large possible. Pour prouver les 2000 ans de présence juive dans la ville, les historiens remontent jusqu'à l'antiquité hellénistique. Face à la politique grecque, les jeunes générations, à l'instar des Juifs romaniotes assimilés, apprennent la langue grecque. En 1939, est lancé un concours pour la publication d'une histoire juive en grec, volonté affichée de toucher la population hellène parmi laquelle les réfugiés d'Asie Mineure, des déracinés dont l'antisémitisme est exacerbé par les conditions économiques difficiles. Nous sommes à la veille de la Shoah : la destruction du cimetière au profit de l'Université sera suivie de l'extermination de la majorité de la population juive. Des pierres tombales sont toutefois conservées dans le nouveau cimetière extérieur à la ville où repose Joseph Nehama aux côtés de son épouse.

Une place particulière doit être réservée à l'article de Rena Molho *La reconstruction de la communauté juive de Salonique après la Shoah* et à son auteur. Elle nous décrit les conditions difficiles du retour des Juifs saloniens dans leur patrie après la Shoah (moyenne des survivants en Grèce 13%, moyenne des survivants à Salonique 3,5%), l'absence de tickets de rationnement pour ceux qui étaient revenus puisque, déportés, ils n'étaient pas inscrits sur les listes des bénéficiaires, les maisons et les magasins occupés par des Grecs souvent collaborateurs, la carence d'emplois vu que la priorité était donnée, en ces temps difficiles, aux chrétiens, le tout aggravé par les difficultés liées à la guerre civile qui ne prend fin qu'en 1949. 1945, avec la fondation du Conseil israélite central, est une date cruciale pour la communauté. A défaut d'aide de l'État, les rescapés bénéficient de celle de l'UNRA, de la Croix Rouge et surtout de l'AJDC [American Joint Distribution Committee]. Ils reçoivent assistance médicale et sociale. L'État promulgue la loi sur les restitutions des biens juifs qui reste pour ainsi dire lettre morte. D'ailleurs une pétition adressée au gouvernement est signée par 3 000 habitants grecs qui protestent contre cette législation. Sur 2 300 magasins occupés, 50 seulement seront restitués et sur les 12 000 maisons accaparées, alors que 600 sont réclamées en justice, 300 sont restituées. Les demandeurs se heurtent dans le meilleur des cas à la passivité des autorités judiciaires et au pire à des mouvements antisémites. De toute façon, le gouvernement général de Macédoine, sous prétexte d'éviter des troubles sociaux, soutient les collaborationnistes. Il faut souligner que la 1^{ère} commémoration de la Shoah par les autorités n'a lieu qu'en 2006. Vu le contexte politique et social hostile aux Juifs après la guerre, 50% d'entre eux émigrent en Palestine, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Actuellement 80% de la population juive, suite à l'émigration interne, sont concentrés à Athènes.

À cet exposé fait suite une esquisse autobiographique au travers de laquelle Rena Molho en partant de sa propre expérience – souvent amère – de Juive grecque saloniennne introduit dans cette étude fort documentée un élément émotionnel. A la différence

de certains Juifs grecs qui ont tendance à « arrondir les angles » en donnant de leur rapport avec la communauté grecque environnante – notamment avec l'église orthodoxe - une image édulcorée, Rena Molho ne se voile pas la face et décrit une situation qui est loin d'être idyllique. Et la conclusion qu'elle donne à son article pourrait être aussi celle de tout l'ouvrage : « Au-delà des mobiles personnels de recherche d'une identité ou de l'obligation morale de rétablissement de la mémoire des disparus dans l'histoire, l'explication et la démythification des silences et des omissions constituent un défi d'ordre plus général. C'est avec cette conscience de ma responsabilité politique et professionnelle d'historienne que j'ai décidé de relever ce défi multidimensionnel ». **Bernard Pierron**



Novedades de Esmirna.

Edición de noticias publicadas en el periódico judeoespañol *La Buena Esperanza* en 1905.

Coleccion Fuente Clara.
Estudios de cultura sefardí.
Dirigida por Pilar Romeu Ferré
Barcelona, Tirocinio, 2013
ISBN : 978-84-940083-1-3

Compulser la collection d'un journal est riche d'enseignements sur le lectorat auquel il s'adresse. Parmi les événements nationaux et internationaux, lesquels sont privilégiés ? Comment sont-ils rapportés ? Quelle est la place accordée aux faits divers ? Quels sont-ils ? Les publicités sont d'un d'intérêt tout particulier : elles témoignent en effet de la situation économique des lecteurs.

Le livre d'Elena Rieder-Zelenko nous paraît donc apporter de précieuses informations sur la communauté juive de Smyrne dans les premières années du XX^e siècle. C'est un résumé de la thèse qu'elle a soutenue à Bâle en 2010. Écrit en langue castillane moderne, il a été publié à Barcelone. L'auteure analyse *La Buena Esperanza*, l'un des journaux judéo-espagnols parus à Smyrne au tournant des XIX^e et XX^e siècles, probablement le plus important. Écrit en caractères rachi, c'est un hebdomadaire dont